

Quand les tramways circulaient à Granby

La possible démolition de l'atelier de réparation et d'entretien de tramways électriques, qui occupe la rue Principale de Granby depuis 1915, a soulevé l'intérêt de la population granbyenne et régionale. Dans l'intention de mieux informer ses lecteurs sur cette question, L'historien régional livre ici quelques extraits de l'Histoire de Granby, dont Mario Gendron, Johanne Rochon et Richard Racine sont les auteurs.

L'idée de réunir Montréal et Sherbrooke par tramway électrique date de la fin du XIX^e siècle. Ce n'est toutefois qu'en 1909 que la *Montreal and Southern Counties Railway* (M&SCR), une filiale du chemin de fer du Grand Tronc gérée de manière autonome, commence les travaux. Alimentés par un fil distributeur d'une charge de 600 volts suspendu à un support fixé à un poteau de cèdre de 11 mètres, les tramways atteignent Marieville en septembre 1913, Saint-Césaire en mai 1914 et Saint-Paul-d'Abbotsford en décembre de l'année suivante. Le réseau est inauguré en grande pompe le 29 avril 1916 à Granby, sa destination finale, à 75 kilomètres de Montréal, une distance qu'on franchit en deux heures environ.

Le trajet des tramways de la M&SCR débute à Montréal, au terminus de la rue McGill, et emprunte le pont Victoria pour atteindre la rive sud. Le parcours se divise ensuite en deux secteurs, de banlieue et interurbain, le premier étant nécessairement le plus achalandé. En fait, aux confins du réseau, entre Marieville et Granby, le service se limite selon les années à quatre ou six convois par jour dans les deux sens. En 1928, les tramways de la *Montreal and Southern Counties* transportent plus de 3,5 millions de passagers et un maigre 152 tonnes de fret. Au cours de la Crise, le nombre de passagers diminue de plus d'un million et les revenus bruts de la compagnie chutent de moitié.

Une entente de dix ans, conclue en 1912 entre le village de Granby et la M&SCR, autorise les tramways à circuler sur la rue Principale. Le parcours urbain s'étend de l'atelier de réparation et d'entretien que la compagnie construit

en 1915, face au boulevard Pie-IX, jusqu'au terminus situé dans l'édifice Bradford, à l'intersection des rues Drummond, City et Principale. Le terminus comprend une salle d'attente, un guichet pour les passagers et un comptoir pour le fret. Tout au long de son itinéraire, le tramway cueille gratuitement des passagers qui vont travailler ou faire leurs courses. On peut donc le considérer comme le premier moyen de transport en commun de la ville.



Inauguration du tramway, en 1916.

En hiver toutefois, le système de déblaiement mécanique de la voie ferrée forme d'énormes bancs de neige qui gênent la circulation de tous les autres véhicules. En 1924, devant les plaintes répétées des commerçants, on décide d'abandonner le parcours urbain du tramway au profit d'une voie de détournement qui mène à la gare du Canadien National, le nouveau terminus de la compagnie. Le tronçon est inauguré le 2 janvier 1925.

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'augmentation des liaisons et de la fréquence des départs des autobus pousse le tramway électrique à restreindre ses activités. Finalement, en novembre 1951, on le remplace par un train conventionnel avec locomotive diesel, qui parcourt la distance entre la gare Centrale de Montréal et Granby en 90 minutes, mettant ainsi fin à une expérience originale et écologique de transport interurbain.



L'atelier de réparation et d'entretien du tramway, vers 1930.

(Archives du CN)

Les marchés publics de Granby

Mis sur pied en 1855, soit quatre années avant l'incorporation municipale, le premier marché public de Granby permet aux villageois de s'approvisionner directement auprès des cultivateurs, et ce, jusqu'en 1909. Détail intéressant, il avait été ouvert avant ceux d'Acton Vale, en 1861, et de Waterloo, en 1871.

Il faut attendre 1934 avant qu'un autre projet de marché public soit proposé. En février de cette année-là, cependant, un vote des propriétaires résidents de Granby rejetait cette option de façon on ne peut plus claire, 317 voix contre 25. Nouvelle tentative trois ans plus tard, nouvel échec. Ayant épaulé ce second projet de tout son poids politique, le maire J.-H. Leclerc, déçu, affirmera que ce refus aura certainement comme conséquence de reléguer la question aux calendes grecques.

En 1949, pourtant, la détermination de Jérémie Duhamel et l'influence politique du maire Horace Boivin, au faite de sa gloire, remettent le sujet du marché public à l'ordre du jour. Pour ce dernier, il est anormal qu'une ville ouvrière comme Granby soit privée d'un service qu'accordent à leurs citoyens Saint-Hyacinthe, Saint-Jean, Farnham, Magog et Sherbrooke. Mais forte de l'expérience des deux tentatives ratées des années 1930, la municipalité décide d'installer le marché public dans l'aréna de la rue Cour, afin d'en vérifier à l'avance la popularité. Or dès son enclenchement, en 1950, l'aventure commerciale s'avère un succès. En 1952, sans doute attirées par le slogan « Ouvriers, économisez de 10 à 30 % sur l'achat de vos victuailles », 5 000 à 6 000 familles s'approvisionnent au marché public deux fois par semaine, les mardis et les samedis, auprès de 200 cultivateurs de la région.

En 1953, l'expérience de l'aréna s'avérant concluante, la Ville accordait un permis à Jérémie Duhamel l'autorisant à construire, sur la rue Racine, un édifice en

Allan Edson, peintre de la lumière

Qu au moment de sa mort, en 1888, à l'âge de quarante et un ans, Allan Aaron Edson est déjà considéré comme le meilleur paysagiste qu'ait connu le Canada. Maniant avec une égale aisance l'huile et l'aquarelle, l'homme sait traduire dans ses tableaux l'attachement



qu'il porte à sa région natale, les rivières Pike et Yamaska, le lac Brome et les montagnes de Sutton servant de substance au déploiement de son talent. À son décès, *The Montreal Gazette* n'hésitera pas à affirmer que tous les paysages d'Edson, même lorsqu'ils sont étrangers à la région, portent la marque des impressions de jeunesse de l'artiste, rappelant inlassablement les bois de Missisquoi et les collines de Shefford.

Allan Aaron Edson naît le 18 décembre 1846, dans le canton de Stanbridge, de parents d'origine américaine. Alors qu'il est âgé de neuf ans, la famille déménage dans le village de Stanbridge-Est pour prendre en charge la gestion de l'*American House*, un hôtel situé à proximité de la banque de J.C. Baker, qui devient bientôt le mécène du jeune peintre. En 1864, dans le but de développer un talent naturel pour la peinture, Allan Edson effectue le premier de quatre voyages d'étude en Europe. À partir de ce moment, sa réputation comme paysagiste s'affirme et il expose régulièrement au Canada et à l'étranger, à Londres, Paris, Versailles, Philadelphie, Anvers. Ses toiles s'attirent très tôt l'estime d'une clientèle de choix, dont plusieurs riches Montréalais — Lord Strathcona, Andrew Allan, Lord Mount Stephen, Sir W. C. Van Horne,

G. A. Drummond — et même la reine Victoria, pour qui la princesse Louise acquiert deux toiles, exposées dans le château Windsor, à Londres. Lors de son dernier séjour en Europe, de 1881 à 1886, Edson se consacre surtout à l'étude de la peinture française. Le paysagiste Léon-Germain Pelouse (1838-1891) estime alors que c'est son élève le plus talentueux.

L'engouement pour l'œuvre d'Edson ne tient pas qu'à son talent, il tient aussi à son style, d'un réalisme plaisant, et à la pertinence sociopolitique des sujets qu'il aborde. À une époque où le Canada est un jeune pays qui se cherche une identité, Edson séduit par sa description très personnelle des paysages, où les influences américaines et européennes cèdent le pas à une originalité vraiment canadienne. Avec force détails et une minutie extrême qui s'approchent de la photographie, jouant des effets de lumière et de brouillard, alternant les zones claires et les ombres des sous-bois et maniant les coloris comme aucun, Edson insuffle à ses paysages une vision romantique et spirituelle inégalée. Par son travail, Allan Edson va apporter une contribution remarquable au luminisme, l'une des premières formes de l'esprit moderne en Amérique du Nord.

Au tournant du XX^e siècle, à la suite d'Allan Edson, plusieurs peintres s'inspireront des paysages régionaux dans leurs œuvres, les faisant ainsi mieux connaître au reste du monde. C'est d'abord la région de Missisquoi, particulièrement



Allan Edson, *Le temps est à l'orage, lac Memphrémagog, 1880.*

(Coll. MNBAQ. Don de la succession Maurice Duplessis)

Philipsburg, qui retiendra l'attention des créateurs ; puis, à partir des années 1920 jusque dans les années 1940, c'est celle de Brome qui deviendra un centre privilégié de rencontre pour plusieurs femmes anglophones du Groupe du Beaver Hall, du nom de la rue de Montréal où ces peintres partageaient un atelier. À l'été 1943, Paul-Émile Borduas fréquentera aussi les alentours du lac Brome en quête d'inspiration pour ses esquisses et ses croquis au crayon et à l'huile, encore figuratifs à cette époque.

Mario Gendron



Les marchés publics de Granby

Suite de la page 1

blocs de ciment de 200 X 50 pieds pour y installer le marché public. À partir de novembre 1954, une centaine de cultivateurs pourront y écouler leurs produits. Le marché public de Granby fermera définitivement ses portes en 1974, six années après que la Ville ait refusé de s'en porter acquéreur.

Mario Gendron



↑ En 1953, l'expérience de l'aréna s'avérant concluante, la Ville accordait un permis à Jérémie Duhamel l'autorisant à construire, sur la rue Racine, un édifice pour y installer le marché public.
(Fonds *La Voix de l'Est*, SHHY)

← En 1950, la municipalité décide d'installer le marché public dans l'aréna de la rue Court.
(Coll. Bertha Duhamel, 1953, SHHY)

Enseigner dans une école de rang

Le métier d'enseignant occupe une place essentielle dans une société moderne et scolarisée. Et même si elle n'est pas toujours reconnue à sa juste valeur, cette profession exigeante jouit d'un respect certain auprès de la population en général. Depuis la création du ministère de l'Éducation, en 1964, les conditions de travail de ces professionnels se situent à la hauteur de l'estime qu'on leur porte. Cependant, à l'époque où l'instruction publique dans les campagnes se donnait principalement dans les écoles de rang, les personnes chargées d'y enseigner travaillaient dans des conditions qu'on qualifierait aujourd'hui de déplorables.

L'Association québécoise des retraités de Granby (AQDR) vient d'éditer un livre intitulé *Mémoires vivantes 2005-2006*, dans lequel on trouve, entre autres, de précieux témoignages de maîtresses d'école qui ont exercé ce métier en des temps moins heureux. Les plus anciens de ces témoignages remontent au milieu des années 1930, alors que la fréquentation scolaire pour les enfants de six à quatorze ans n'était pas encore obligatoire et que l'électrification rurale n'était qu'à l'étape des promesses électorales (réalisation après 1945). Ce sont de jeunes filles célibataires, diplômées de l'École normale vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, qui, à cette époque, avaient le fardeau d'enseigner la religion, le français, les mathématiques, l'histoire du Canada, la géographie et quelques autres matières à vingt ou trente élèves des deux sexes, répartis de la première à la septième année. On interdisait alors aux femmes mariées d'enseigner afin qu'elles puissent assumer leurs responsabilités familiales. Les institutrices ne profitaient d'aucune sécurité d'emploi. Remercées en juillet de chaque année, elles ne devaient leur réengagement qu'au

rapport favorable de l'inspecteur d'école. Quant à la fréquentation scolaire, elle était irrégulière, surtout parce qu'elle entraînait en compétition avec les travaux de la ferme ou de la maison.

Deux personnages veillaient au bon accomplissement de la tâche de l'enseignante : l'inspecteur d'école et le curé de la paroisse. « Monsieur l'inspecteur », comme on le nommait respectueusement, visitait les écoles de rang deux fois au cours de l'année scolaire, la première fois à l'automne, pour conseiller l'institutrice sur les méthodes d'enseignement et pour vérifier les connaissances des enfants, et la deuxième vers la fin de l'année scolaire, pour constater le progrès des élèves. Quant au curé de la paroisse, il profitait de sa visite mensuelle à l'école pour confesser les élèves et pour les questionner sur leurs connaissances religieuses. Il remettait également les bulletins.

« J'ai enseigné cinq ans. La dernière année dans le rang Papineau, il y avait deux écoles, l'une dans le bas et l'autre dans le haut. Je restais à l'école avec ma soeur qui n'allait plus à l'école, parce qu'elle était handicapée d'une façon, mais elle était très intelligente. Elle m'aidait aussi un peu à faire la classe. On avait meublé l'appartement, il n'y en avait qu'un, ça servait de cuisine et de chambre à coucher. Dans l'école de rang, je chauffais. Le bois était fourni par la commission scolaire. J'avais 17 ans quand j'ai commencé à enseigner. C'était trop de responsabilité à cet âge. »

Thérèse Végiard dans *Mémoires vivantes 2005-2006*, AQDR Granby, 2007, p. 377.

La vie scolaire dans les écoles de rang était exigeante, et ce, autant pour les élèves que pour

les institutrices. Ainsi, beau temps, mauvais temps, les enfants devaient marcher, parfois plus d'un mille, pour se rendre à l'école, laquelle, sauf exception, était une construction



École de rang de la Commission scolaire Saint-François-Xavier de Shefford (Bromont), située boulevard Pierre-Laporte, en 1938.

(Coll. Jean-Jacques Boisvert, SHHY)

en bois mal isolée, sans eau courante ni électricité, avec des sanitaires attenants au bâtiment. C'est à l'enseignante qu'incombait la responsabilité d'entretenir l'école, dont le premier étage lui servait souvent de logis. En saison froide, c'est à l'aide d'un poêle à bois qu'elle chauffait tant bien que mal sa classe. Par ailleurs, cette jeune femme se devait d'afficher des mœurs irréprochables. Il lui était interdit d'assister aux soirées dansantes, de recevoir des visiteurs et encore plus de fréquenter les garçons de la région. Au cours des années 1930, le salaire annuel moyen d'une institutrice se situait entre 300 et 400 dollars.

Les témoignages retenus dans le livre de l'AQDR mettent en lumière l'esprit d'abnégation de ces femmes qui étaient sous-payées, surchargées de travail et strictement encadrées. Malgré tout, plusieurs d'entre elles semblent avoir conservé de bons souvenirs de cette époque révolue.

René Beaudin



Granby, Que. March 2, 1896.

Entête de lettre de l'Empire Tobacco Company de Granby. (SHHY)

Cercle agricole de Saint-Joachim

« La culture des fourrages verts et des légumes prend beaucoup d'extension depuis l'établissement du cercle, quoique notre sol soit excessivement rocheux et difficile à cultiver.

M. Agapit Bélanger, vice-président du cercle, a récolté 125 minots de betteraves fourragères sur 1/8 d'arpent. M. Joseph Hébert a récolté 150 minots de carottes sur 1/8 d'arpent. La culture du blé d'Inde fourrager a fait de remarquables progrès; chaque année presque tous les cultivateurs s'efforcent d'en semer et d'en cultiver de grandes quantités. »

Le journal d'agriculture illustré, 15 janvier 1897.

La petite maison de la rue Victoria

Quand on fait l'étude du paysage architectural d'une ville comme Granby, certaines propriétés retiennent l'attention soit pour leur style architectural, soit pour les propriétaires qui les ont habitées. Dans le cas de la maison située au 129, rue Victoria, c'est pour ces deux raisons qu'elle mérite que nous nous y attardions.

La charpente de bois est habillée de planches et devait, à l'origine, être isolée avec du bran de scie, comme c'était la façon de faire à l'époque de sa construction. La finition extérieure, quant à elle, est en bardeau et présente une ornementation réduite à sa plus simple expression. Seules des planches de contour autour des fenêtres, simples et à guilottes, et sur les coins du carré de maison donnent un peu de fantaisie à l'allure générale. Construite en forme de L, dont les deux corps s'imbriquent l'un dans l'autre, la maison est coiffée d'un toit à deux versants avec une lucarne rampante en façade. La partie arrière présente, sur un côté, une galerie couverte et sur l'autre, un accès vitré à l'allure de véranda.

Fidèle au style vernaculaire industriel du début du XX^e siècle, la maison, construite par Noé Cabana en 1904, fut vendue, l'année suivante, au tailleur Nazaire

Larrivée. Ce dernier l'a habitée jusqu'en 1911, pour ensuite la revendre à Willibald Côté. Fait rare, à partir de ce moment, elle demeurera la propriété de la famille pendant soixante-douze ans. Après avoir exercé tour à tour les métiers de charpentier et de tisserand et élevé cinq enfants, Willibald Côté décède au mois de février 1954. Ce sont ses fils, Arsène et Ephrem, qui héritent de la maison familiale. Une dizaine d'années plus tard, Ephrem décède à son tour, soit le 19 juillet 1965, laissant son frère comme seul propriétaire. C'est en 1983, âgé de soixante-dix-sept ans et sans héritier, qu'Arsène Côté s'en départit.

Malgré les modestes moyens de ses propriétaires, cette maison a conservé son aspect d'origine et elle est un témoignage à la mémoire des travailleurs du début de l'industrialisation à Granby.

Richard Racine



Nouvelles brèves

❖ L'histoire sera à l'honneur lors des **fêtes du 150^e anniversaire d'incorporation municipale de Granby**, qui se tiendront en 2009. En effet, la Ville a accepté notre proposition de publier un **album souvenir** qui retracera quelques-unes des grandes étapes de l'histoire de Granby à partir des éléments significatifs de son patrimoine bâti et environnemental. C'est Richard Racine, notre directeur général, qui représente la Société d'histoire au comité des fêtes, formé pour l'occasion.

❖ La **Fondation de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska vient de remettre 3 500 \$** à la Société d'histoire. Cette somme, amassée lors de diverses activités de financement, comme le rallye historique annuel et le souper bénéfique du 40^e anniversaire de la SHHY, a permis de rembourser une partie de la dette contractée pour l'achat d'étagères mobiles destinées à la conservation des archives. Un grand merci aux membres de la Fondation pour leur dévouement à la cause de l'histoire.

❖ La mise en page de **l'Histoire de Bromont** va bon train. La saga bromontoise, rédigée par Mario Gendron et Johanne Rochon, devrait paraître ce printemps.

❖ Depuis quelques années, nous recevons régulièrement la visite de **Catherine Hineault, une étudiante au doctorat qui réside en Bretagne**. Les recherches de Mme Hineault, centrées sur le XIX^e siècle, portent sur les relations interreligieuses des communautés franco-protestantes et catholiques au Québec. Rien de surprenant, donc, à ce que notre amie française s'intéresse tout particulièrement à l'histoire de **Roxton Pond**, où on identifie une importante communauté baptiste et méthodiste francophone au cours de la période.

📁 La Société d'histoire accorde un intérêt particulier aux **archives agricoles**, qu'elles proviennent de l'horizon régional ou national. Ainsi, un don du Service d'archives de la Côte-du-Sud nous a permis d'ajouter à notre collection agricole plus de **300 volumes qui ont trait à l'enregistrement des animaux de races**

Du nouveau à la SHHY

La bibliothèque de la Société d'histoire s'est enrichie d'une série de volumes consacrée à la restauration des maisons des XIX^e et XX^e siècles. Ces publications recèlent des conseils précieux pour l'entretien extérieur des bâtisses ainsi que pour l'aménagement des pièces intérieures.

Pour ceux et celles qui désirent retrouver les décors d'époque, le site Internet de la compagnie de peinture Benjamin Moore (<http://www.fr.benjaminmoore.ca/colours/homes.aspx>) présente la palette des couleurs dites « historiques ».

R. R.

L'historien régional

©2008 Société d'histoire de la Haute-Yamaska
135, rue Principale
Granby (Québec) J2G 2V1
Téléphone : 450 372-4500
Site Internet : <http://www.shhy.org>
Courriel : info@shhy.org

Heures d'ouverture :
Lundi, mardi, jeudi, vendredi de 9 h à 17 h
Mercredi de 9 h à 21 h.
Carte de membre : 25 \$
Frais de recherche pour les non-membres :
5 \$ pour la journée.

bovines, porcines et ovines. Ces livres, publiés entre 1886 et 1956, appartenaient à l'école d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

📁 Toujours dans le domaine des archives agricoles, un important versement vient d'être fait au **Fonds de la Société des éleveurs de bovins canadiens**. Totalisant près de neuf mètres linéaires, ces documents, qui s'échelonnent de 1980 à 2003, s'ajoutent aux quelque 30 mètres que le Fonds contient déjà. C'est grâce à l'intervention de Caroline Labrie, du secrétariat des bovins canadiens, établi à Saint-Hyacinthe, que cet ajout a été rendu possible.

📁 Merci à **Hélène et Denise Loignon** pour l'aide précieuse qu'elles apportent au classement des archives de **l'école de la Présention de Marie**. Le travail de ces deux bénévoles devrait permettre d'entreprendre sous peu des recherches sur cette importante institution d'enseignement, présente en région depuis 1879.

Johanne Rochon